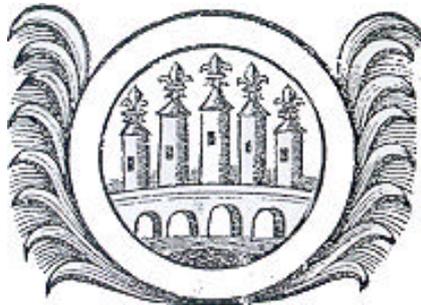


BULLETIN TRIMESTRIEL
DE LA
SOCIÉTÉ DES ÉTUDES
LITTÉRAIRES, SCIENTIFIQUES ET ARTISTIQUES
DU LOT

TOME VINGT-NEUVIÈME
PREMIER FASCICULE

« JANVIER FEVRIER MARS »



CAHORS
IMPRIMERIE F. DELPERIER, 4, RUE DES ÉCOLES

1904

*La Société ne prend sous sa responsabilité aucune des opinions émises
par les auteurs des articles insérés dans son bulletin*

LES PEINTURES MURALES

DE L'ÉGLISE DE RAMPOUX

Dans l'église de Rampoux on a découvert sous une affreuse couche de chaux des peintures anciennes et remarquables. Je me suis transporté sur les lieux, et j'ai cru qu'il serait intéressant pour la Société de faire un exposé de ce que j'avais vu.

Le style de l'église de Rampoux est partie roman et partie ogivale aussi peut-on faire remonter son origine au XIIIe ou au commencement du XIVE siècle.

Je n'ai pas l'intention de décrire cette église, mon seul but étant de signaler ses peintures qui offrent un caractère d'originalité très curieux. Elles doivent probablement avoir été faites: plus tard par un religieux d'un couvent existant à Rampoux.

Ces peintures se trouvent dans une chapelle, à droite de l'église, elles se composent de quatre panneaux, plus la voûte divisée en quatre par deux arceaux la soutenant.

Je commence par décrire celui qui est au Nord et où se trouve l'autel. En haut on voit le Père Eternel assis sur un trône, revêtu de riches vêtements. Autour de lui une foule d'anges aux ailes déployées semblent attentifs à recueillir une communication importante qui va leur être faite. D'après les autres tableaux on peut inférer que c'est le décret de la Rédemption qui leur est annoncé. La figure du Père Eternel est d'un caractère de dignité et de majesté saisissant.

Au-dessous est une croix sans Christ. A gauche, l'image de la Sainte-Vierge à genoux sur un prie-Dieu sur lequel sont posés les livres saints qu'elle doit méditer.

De l'autre côté de la Croix se trouve l'ange aux ailes déployées qui vient annoncer à la sainte Vierge que Dieu l'a choisie pour être la coopératrice du mystère de la Rédemption. C'est donc, représenté, le mystère de l'Annonciation. Au-dessous de la croix dont nous venons de parler est peinte une autre croix ; sur celle-ci est le Christ: à ses pieds, à droite et à gauche, sont debout la sainte Vierge et Marie Madeleine.

Sur le côté qui regardent le midi, il y a deux panneaux à droite et à gauche de la fenêtre, au-dessus de laquelle se trouvent deux anges dans une position horizontale et portant les insignes de la Passion : échelle et colonne.

Le premier panneau représente le baiser de Judas. Sa figure est très expressive; il embrasse Jésus, l'entoure de ses bras comme s'il voulait le presser sur son cœur. C'est bien là la figure du traître: son nez crochu, ses lèvres pincées, l'expression de la figure, tout le démontre.

Notre seigneur Jésus a une expression pleine de douceur et de tristesse; on voit bien qu'il va doucement reprocher au traître son perfide baiser.

A la droite de Jésus, est représenté Saint-Pierre levant son glaive pour frapper Malchus étendu à ses pieds. A gauche, des soldats qui; détail curieux, sont revêtus de l'armure complète des Chevaliers du Moyen-âge L'un a la visière du casque relevée, l'autre baissée.

Le panneau de gauche n'est pas moins intéressant : c'est la flagellation, Jésus est attaché à un poteau, les deux mains croisées et liées à la colonne au-dessus de sa tête; son corps est dépouillé de tous ses vêtements; ses pieds également attachés semblent ne pas toucher la terre. A droite un bourreau armé du fouet s'acharne sur sa victime. A gauche est un autre soldat qui raccommode son fouet dont les mailles sont rompues. Il en tient à la bouche le manche et tresse à nouveau les mailles de son instrument. Pour faire cette opération, il a mis à terre un genou sous lequel il a placé sa toque Il y a encore divers personnages, quelques-uns armés de la cuirasse comme dans l'autre panneau.

Maintenant voici le côté principal, composé de 2 panneaux superposés. Le supérieur représente le crucifiement avec les trois croix, Jésus et les deux larrons. Le Christ a la tête inclinée à droite, ses bras étendus presque horizontalement, mais ses mains sont contractées par l'effet des blessures des clous. Sur ses pieds on remarque un blason qui les cache entièrement Ces armoiries sont endommagées: cependant on distingue en haut, côté gauche, et en bas, côté droit, des lions debout regardant le Nord, aux deux autres côtés des barres qui semblent indiquer la réunion de plusieurs blasons. Au bas, de la croix, se trouvent à droite, la mère de Jésus et les saintes femmes. Du même côté, mais au second plan des soldats, quelques-uns à cheval.

Du côté gauche, Marie Madeleine qui embrasse la croix; elle a de longs cheveux. Derrière elle, un soldat revêtu d'une armure de chevalier recouverte de la robe des chevaliers du Temple ou de Saint-Jean de Jérusalem. Cette robe ouverte par derrière et relevée de chaque côté, laisse voir les jambes garnies du cuissard et du jambard. Le bras gauche de ce personnage est replié et l'index tourné vers Jésus, semble accompagner ses paroles de dérision : " il veut sauver les autres, et ne peut se sauver lui-même". Sa main droite est armée d'un gros bâton, et la visière de son casque baissée.

Un peu plus loin et du même côté se trouvent, montés sur des chevaux à l'allure vive et tout bardés de fer, des personnages qui peuvent être les princes et des prêtres. Celui qui est au premier rang est sans doute Hérode ; il a une longue barbe, une toque sur la tête, un grand manteau royal. Celui qui est derrière lui porte la mitre, des vêtements sacerdotaux ; il n'a pas de barbe. On voit, derrière, d'autres mitres et d'autres coiffures aux formes variées.

Passons maintenant aux deux larrons. Celui de droite a les bras attachés et repliés derrière les bras de la croix. Sa position et sa physionomie sont bien celles du suppliant qui demande grâce à Jésus. Auprès de lui se trouve un ange aux ailes déployées qui paraît attendre sa mort pour recueillir son âme et la porter au ciel. Aux pieds de la croix de Jésus et au côté droit est peint un soldat qui, couvert d'une armure et la visière du casque levée, transperce le côté droit de Jésus du fer d'une longue lance, comme en portaient les chevaliers du Moyen-âge dans les tournois.

Nous voici maintenant au mauvais larron, attaché de la même manière que son compagnon, il se détourne de Jésus; sa bouche est ouverte comme s'il voulait blasphémer. A sa gauche et à la hauteur de la bouche un démon aux longues oreilles, aux ailes de chauve-souris, avec d'énormes pieds d'oiseau crochus semble recueillir avec joie l'âme du maudit sous la forme d'un petit enfant, pour l'emporter aux enfers.

Au haut de ce tableau on voit dans le lointain la ville de Jérusalem avec ses monuments.

Arrivons au dernier tableau la mise de Jésus au tombeau. La Sainte Vierge tient Jésus à moitié enveloppé du suaire sur ses genoux. De saints personnages le soutiennent, l'un sous la tête, l'autre par les pieds pour le mettre au tombeau. Tout autour sont les saintes femmes au nombre de six, qui, les unes aident la Sainte Vierge dans cette sainte opération les autres restent inactives dans l'attitude de la douleur, essuyant leurs larmes. Dans le haut de ce tableau on voit aussi se profiler les murs de Jerusalem. La voute elle-même est peinte. Sur les quatre parties que forment les nervures de la voûte, se trouvent quatre grands médaillons représentant les quatre évangélistes sous leurs formes symboliques. Chaque figure a une banderolle désignant les quatre évangiles.

Sous les deux panneaux du baiser de Judas et de la flagellation étaient tracées deux inscriptions très endommagées et qu'on ne peut lire.

Ce qui est remarquable dans ces peintures, ce sont les expressions des figures qui ont un caractère de vérité extraordinaire.

La couleur n'est pas à l'huile, mais simplement à l'eau et on ne saurait trop féliciter M. l'abbé Gisard, curé de Rampoux, du soin minutieux qu'il a pris pour dégager ces tableaux de l'affreux badigeon qui les recouvrait. Il est vrai qu'il accentue par une ligne noire certains contours des personnages, mais on peut dire que ce travail n'a pas nuit d'une manière sensible à cette oeuvre remarquable.

Il serait à souhaiter que l'on prit des mesures pour en assurer la conservation d'une manière définitive.

Peyrilles, 8 novembre 1900.

Abbé FILSAC.